

Jacques Flamand À la recherche de l'essentiel

Marie-Élisabeth Brunet

Numéro 67, mai 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42728ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brunet, M.-É. (1992). Jacques Flamand : à la recherche de l'essentiel. *Liaison*, (67), 35-37.

À la recherche de l'essentiel

par Marie-Élisabeth Brunet

«Je suis un marginal, je le suis depuis le début et je le serai sans doute jusqu'à la fin. Je ne sais pas si c'est mon bonheur... c'est ma condition». À 57 ans, Jacques Flamand ne s'offusque plus de cette image de marginal qui le précède et le poursuit. Au contraire, il tire un certain orgueil de cet esprit contestataire qui, toute sa vie, lui a fait refuser toute compromission, toute entorse aux valeurs qui pour lui sont fondamentales. Son refus de rentrer dans le rang lui a parfois coûté cher. Mais rien ne saurait distraire Jacques Flamand de sa recherche de l'essentiel.

La quête du beau, du vrai, est au coeur même de la vie de ce Franco-Ontarien d'adoption qui dirige aujourd'hui les Éditions du Vermillon. Diplômé en philosophie, en psychologie, en anglais et en lettres modernes, Jacques Flamand se consacre d'abord à la théologie, domaine dans lequel il détient un doctorat de l'Université de Strasbourg. Animé de profondes convictions religieuses, il souhaite oeuvrer au sein de l'Église catholique, malgré l'autoritarisme institutionnel qui le rebute.

Professeur de sciences religieuses à l'Université d'Ottawa de 1966 à 1970, il commente de façon critique, dans *Le Devoir* et *Le Droit*, les dossiers d'actualité dans l'Église. Il milite en faveur d'une Église moins hiérarchisée, plus dépouillée, plus démocratique.

«Je croyais que l'Église pouvait être changée de l'intérieur et que les laïcs y avaient leur place. Ça fait un moment que je n'y crois plus». Ses opinions lui valent en effet les remontrances du délégué apostolique au Canada qui l'accuse d'être une des causes de l'hémorragie que connaît l'Église du Québec à cette époque de la Révolution tranquille.

Deuxième grande déception : après quatre ans comme professeur à l'Université d'Ottawa, il se voit refuser le renouvellement de son contrat pour des raisons qu'on ne lui donne pas, mais qu'il attribue à son franc-parler. «Liberté d'expression, ça se résumait à ça. La preuve que les pouvoirs, quels qu'ils soient, tournent très vite à l'oppression. Ailleurs, on fait couler le sang. Dans des pays démocratiques comme le nôtre, on a des gants blancs, mais on étrangle

en silence». L'Affaire Flamand, comme on la baptise, mènera éventuellement à l'élaboration d'une convention collective pour les professeurs d'université. Mais vingt ans après, pour le princi-

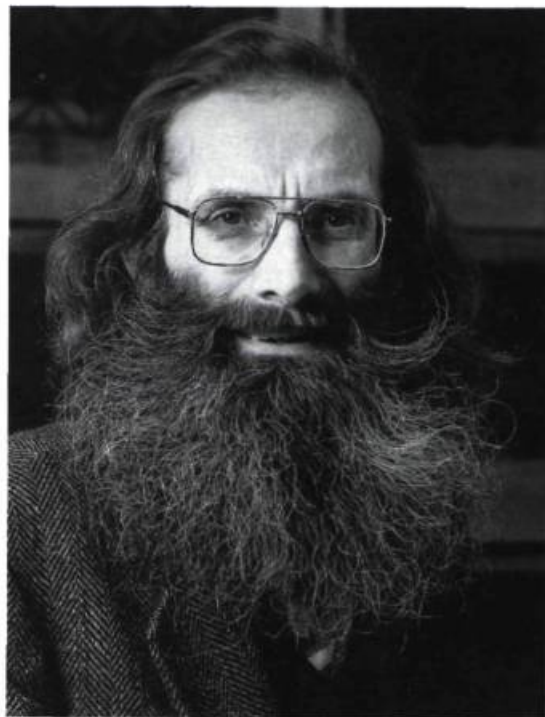


Photo : Marc Price

pal protagoniste, la blessure ne semble pas encore refermée.

Bien malgré lui donc, Jacques Flamand se lance en 1970 dans une nouvelle carrière comme traducteur-réviseur, d'abord au Secrétariat d'État et ensuite pendant douze ans au Conseil des Arts du Canada. Toujours, il continue de publier : des essais,

«Je suis un marginal, je le suis depuis le début et je le serai sans doute jusqu'à la fin.».

«Écrire en français est pour moi l'acte essentiel de me poser dans la distinction de ma différence à l'égard du majoritaire.»

Photo : Marc Price

mais aussi des poèmes. Comme il l'écrit lui-même, c'est par l'écriture qu'il s'inscrit dans cet Ontario français qu'il a fait sien : «Écrire en français est pour moi l'acte essentiel de me poser dans la distinction de ma différence à l'égard du majoritaire, et dans la solidarité à l'égard de ceux et celles qui, comme moi, persistent à vouloir vivre et s'exprimer en français. Écrire en français est un acte culturel et politique. Je le ressens profondément ainsi».

Son désir de solidarité avec les Franco-Ontariens, en particulier les artistes, le pousse à s'engager corps et âme au sein de plusieurs organismes artistiques et regroupements d'écrivains. «Nous sommes dans une société très matérialiste qui méconnaît

presque complètement les valeurs de l'esprit, les valeurs de sensibilité, de morale. L'artiste n'y a vraiment pas sa place. Il passe beaucoup de temps à se battre pour demander ce qui est juste, ce qui dans une société plus humaine irait de soi».

Le souci de promouvoir les artistes l'amène, en 1982, à créer les Éditions du Vermillon. Il se lance dans cette aventure avec Monique Bertoli, sa compagne de vie, aujourd'hui directrice générale de la maison d'édition. À l'époque, il n'existe que deux maisons d'édition en Ontario. Jacques Flamand estime que c'est trop peu. Et surtout il rêve de mettre en valeur les artistes des deux côtés de la rivière des Outaouais, négligés selon lui parce que vivant à l'ombre des

institutions fédérales. À son avis, cette communauté artistique ontarienne et québécoise forme un tout. Il rejette donc les barrières de nature politique que certains voudraient ériger. Lorsqu'il fonde, en 1988, l'Association des auteurs de l'Ontario, il insiste pour qu'elle soit ouverte à tous. «J'ai toujours eu horreur du repli sur soi. J'ai toujours voulu des ponts, par exemple entre les francophones nés ici et ceux, nés ailleurs, mais faisant d'ici leur pays. Je sais combien il y a de résistances. Je vis dans ces résistances depuis vingt-six ans».

En dix ans d'existence, les Éditions du Vermillon publient 80 manuscrits, dont une bonne partie par des auteurs qui font leurs premières armes. Jacques Flamand essaie de jouer auprès d'eux un rôle de conseiller et de pédagogue. Tout comme pendant ses années d'enseignement, son plaisir est de tenter d'amener les écrivains à mieux faire encore.

Mais, faute de moyens, c'est un travail frustrant. «Bien des gens écrivent en Ontario français, ils ont des choses à dire. Mais neuf manuscrits sur dix sont mal écrits, mal conçus. Nous passons des dizaines, voire des centaines d'heures à aider les auteurs à retravailler leurs textes. Il faudrait qu'il y ait un centre de formation et de perfectionnement en écriture où on évaluerait



les manuscrits et on conseillerait les écrivains. Ou encore, il faudrait que les maisons d'édition reçoivent l'argent nécessaire pour assumer ce rôle. Pour l'instant, nous faisons un travail obscur, qui n'est reconnu par personne et qui prend beaucoup de temps».

La pauvreté des moyens suscite d'autres frustrations. Il faut limiter le nombre de publications, et publier de façon *économique* en réduisant les illustrations, les photos, l'utilisation de la couleur. Mais ce qui désole encore davantage Jacques Flamand, ce sont les problèmes de diffusion du livre.

«Au Canada en général, il n'y a pas d'habitude de lecture et, chez les Franco-Ontariens, bon nombre ont du mal à lire et bien d'autres ne lisent pas en français. Il n'y a que quelques librairies, les bibliothèques achètent peu nos livres, nos rares médias sont davantage branchés sur Montréal et Paris. On finit par être obligés de jeter nos livres... c'est affreux ça, jeter des livres».

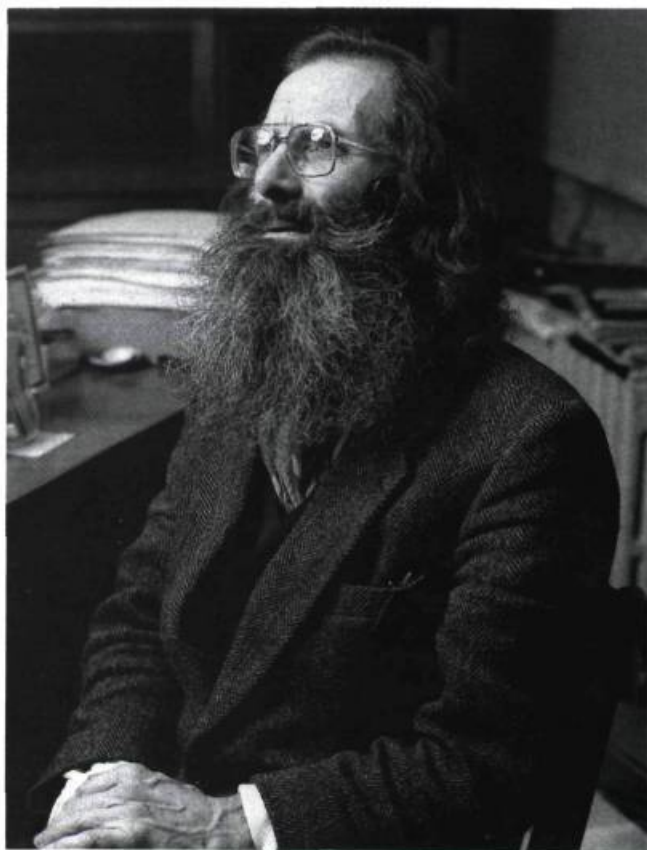
Dans ces conditions, pourquoi continuer ce travail pour lequel ni lui ni Monique Bertoli ne tirent de salaire ? Jacques Flamand sourit «Il faut être un peu illuminé, ce que je suis, un peu naïf, ce que je suis. Mais je préfère être un peu dans mon nuage et agir parce que j'ai des convictions fondamentales qu'être

déformé par l'appétit de l'argent et du pouvoir». Cette conviction est tellement profonde chez lui qu'en 1987, il quitte son emploi bien rémunéré au Conseil des Arts du Canada pour être plus libre de se consacrer à l'édition et surtout à l'écriture.

Il a maintenant une vingtaine de livres à son actif, depuis des essais philosophiques, théologiques et littéraires jusqu'à des contes pour enfants en passant par plusieurs recueils de poèmes tour à tour revendicateurs ou empreints d'une grande sensualité. À ceux qui pourraient s'étonner devant une production littéraire aussi hétéroclite, Jacques Flamand explique qu'il n'y a là rien de contradictoire.

«Je dis la même chose, en 600 pages, dans un poème, dans un conte pour enfants. Dans un cas je donne une chaîne de raisons, dans l'autre, ce sont les sens qui parlent. La personne est une. Il faut qu'elle s'exprime de façon globale, pas seulement par sa raison, mais aussi par son corps. Selon l'auditoire, j'adapte ce que je veux dire. Mais mes valeurs essentielles sont toujours l'amour, la liberté, le respect, la solidarité, la recherche de la vérité».

Quand on l'interroge sur ses projets à long terme, Jacques Flamand répond qu'il écrit et qu'il s'efforce de vivre selon les valeurs auxquelles il croit, en



essayant de ne pas se prendre trop au sérieux. La lecture de Platon et d'Aristote l'aide à regarder les choses sous leur vrai jour.

«Dans l'humanité, il n'y a que quelques grandes lumières. Il faut essayer d'inventer là où nous sommes, mais en sachant qu'on n'invente pas la poudre à canon – elle a été inventée – et qu'on n'invente pas non plus la beauté - il y en a eu autant avant nous. On est un petit maillon dans une immense chaîne. Ce qui compte, c'est d'essayer d'être bien dans sa peau, de rendre service et d'aimer».

«Mes valeurs essentielles sont toujours l'amour, la liberté, le respect, la solidarité et la recherche de la vérité».

Photo : Marc Price